

Au Luxembourg

Ses pieds rêvent sur le rebord du bassin tant sa courbe en épouse tendrement leur nudité. Elle a quitté ses sandalettes et soupire du plaisir de ce contact tiède qui appelle à une douce quiétude de l'esprit.

- Pardon madame, je peux passer ?

La femme lève les yeux et retire à regret ses pieds. L'enfant devant elle a des cheveux noirs, ondulés, et il semble qu'on vient de les lui couper ; probablement pour suivre ce rite barbare qui veut qu'un garçon ne rentre à la grande école qu'en ayant perdu tous les signes apparents d'une possible confusion avec le sexe opposé. Les premiers jours de septembre voient ainsi des cohortes de coiffeurs racler des nuques indécises encore et des cous tendres que des fouillis de boucles caressaient jusque-là. Les enfants perdent alors une première fois leur innocence et sont expulsés sous le feu du rasoir hors de leur petite enfance.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Je surveille les bateaux.

- C'est lequel le tien ?

- Je n'en ai pas. Je surveille tous les bateaux des autres.

- Ça fait un sacré boulot !

- Oui mais puisque je n'ai pas de bateau, il faut bien. J'en voudrais un comme le bleu et jaune qui est là, devant.

- ... Tu peux t'en faire un en papier.

La femme arrache une feuille du bloc posé sur ses genoux et la lui tend.

- Mais il faut que tu le fasses toi-même, moi je ne sais pas. Je sais seulement faire les avions. Ou alors demande à tes parents.

- Ma mère, elle ne va pas savoir et mon père, il n'est pas encore arrivé.

- Bon, ben alors... tu fermes les yeux et tu imagines que tu as un bateau... d'ailleurs c'est mieux que de l'avoir en vrai... là tu le fais exactement comme tu le désires... et puis tu ne risques pas les avaries.

- C'est quoi les avaries ?... Vous êtes comme mon père. Toujours il me dit de fermer les yeux et d'imaginer que je peux jouer dans un jardin comme celui de ma grand-mère. Moi je voudrais un vrai jardin, mais on n'en a pas.

- Ton père est un sage... souvent c'est bien mieux d'imaginer ce qu'on n'a pas. Les jardins ont des avaries aussi.

- C'est quoi les avaries ?

- Une panne de moteur par exemple.

- Oui mais moi, mon bateau il sera à voile !

- Alors le mât peut casser, les voiles se déchirer. Et pour le jardin c'est pareil. Tu rentres dans ta maison, tu le quittes des yeux quelques instants et hop, ça y est, l'herbe a poussé comme une folle ; il faut ramasser des montagnes de feuilles mortes, tu dois...

- Moi j'aimerais couper l'herbe avec une tondeuse. Comme celle qu'a ma grand-mère.

- D'accord, tu aimerais ça une fois ou deux... Mais imagine... Au lieu de jouer, corvée de feuilles, corvée de tonte ! Et ça c'est toute l'année ! Par contre si tu fermes les yeux, tu as juste à les ouvrir quand l'herbe pousse trop.

- Vous êtes comme mon père. Mais moi je voudrais bien un bateau en vrai, comme le bleu et jaune, celui du grand garçon, là.

Une armée d'enfants tendent leur jonc pour diriger leurs bateaux qui s'agglutinent en feuilles mortes sur le même bord du bassin, leurs voiles pendant mollement faute de vent.

- Tu vois bien que les conditions ne sont pas favorables, il n'y a pas un souffle d'air.

- Ça ne fait rien ; je le regarderais...

- Là, tu peux les regarder tous.

- Oui mais moi je n'en ai pas.

- Tu sais, ce sont les snobs qui ont des bateaux qui ne servent à rien. Un vrai marin, il navigue. Et quand il n'y a pas de vent, il reste à terre. Les autres, ils s'installent dans leur bateau juste pour faire voir qu'ils en ont un. Mais souvent ils ne connaissent rien à la mer.

- Vous êtes comme mon père. Il dit toujours...

L'enfant est parti en courant rejoindre l'ombre des arbres d'où une voix l'appelle.

La femme a reposé ses pieds sur le bord du bassin.

- Vous faites quoi ?

Elle n'a pas vu l'enfant revenir.

- J'écris

- Vous écrivez quoi ?

- Des histoires...

- Et elles racontent quoi vos histoires ?

- Ça c'est difficile à dire ; ça parle des gens.

- Ma mère me lit tous les jours des histoires.

- Et toi tu sais déjà lire ?

- Non, mais je vais apprendre. Après je lirai tout seul. Mon père lui, il invente

des histoires pour me les raconter. Des fois ses histoires sont un peu comme celles qui sont dans mes livres, mais pas souvent.

- Alors elles parlent de quoi ses histoires ?

- De tout... de quand il était petit...

L'enfant pousse un soupir.

- C'est des histoires comme ça que vous écrivez ?

- Oui... enfin j'essaye.

Une petite brise fait frémir la surface de l'eau et les bateaux tanguent doucement. Deux enfants lassés par l'attente ont transformé leur jonc en épée et se sont lancés dans un duel sans merci.

- Et pourquoi vous écrivez des histoires ?

- ...

- Dites, pourquoi vous écrivez des histoires ?

- Je ne sais pas, j'aime ça.

- Vous n'aimez pas les histoires dans les livres ? Mon père, il dit qu'il y en a beaucoup de mauvaises... Alors des fois il ne veut pas m'en lire mais ce n'est pas grave parce que je vais demander à ma mère.

- Et c'est quoi une histoire mauvaise ?

- C'est une histoire qui empêche de dormir.

- Une histoire qui fait peur ?

- Oui mais pas toujours. Il y a des histoires qui ne me font pas peur mais je ne peux pas les oublier, j'y pense toujours et je n'arrive pas à dormir. Vous en connaissez des histoires comme ça, vous ?

La femme s'est laissé distraire par les deux mousquetaires en culotte courte dont le combat prend une tournure presque dangereuse.

- Bon je vais m'en aller...

- Je t'écoute tu sais, j'ai juste un peu regardé les garçons qui se battent ; ils risquent de se blesser avec leurs baguettes, j'espère que leurs parents sont là...

Elle parle avec précipitation comme pour réparer la fêlure qu'elle a perçue dans la voix de l'enfant lui annonçant son départ. Elle se sent un peu coupable de cette distraction qui paraît lui avoir chiffonné le cœur. « Tu te fais des idées, ce même n'attend rien de toi en particulier... il est juste un peu désœuvré. »

- Tu vas rentrer chez toi ? Il fait beau encore !

- Je ne sais pas. Et vous, vous allez écrire encore ?

- ... Je vais peut-être écrire une autre histoire. Elle parlera d'un petit garçon comme toi qui veut être commandant d'un bateau et qui...

- Je serai dans votre histoire !

- Bien sûr ! puisqu'on s'est rencontrés, il va bien falloir que je parle de toi.
- Et je pourrais lire ce que vous allez raconter ?
- J'aimerais bien.
- Mais alors comment on va se retrouver ? Moi je viens ici tous les dimanches ; vous viendrez vous aussi ?
- Tous les dimanches je ne peux pas ; mais je viendrai promis, et on finira bien par se retrouver. Si j'arrive à écrire l'histoire je te l'apporterai.
- Bon alors au revoir.... C'est promis, vous viendrez ?
- Promis !

Le dimanche suivant il a plu. La femme ne s'est pas rendue au jardin, les chaises devaient être mouillées, elle est frileuse. Ça l'a un peu contrariée. Dans la semaine elle avait achevé un petit texte de quelques pages avec le vague espoir de le lire ou de le raconter à l'enfant sans bateau. « Ce sera pour dimanche prochain » pensa-t-elle tout en rêvant d'une autre histoire qui pourrait plaire au petit garçon.

Une semaine plus tard elle se dirige vers le bassin du jardin avec un soupçon de hâte qui l'amuse. Il est encore tôt et la marchande qui tient le kiosque des voiliers n'est pas arrivée. La femme songe un instant à en réserver un dès l'ouverture pour le donner à l'enfant quand il arrivera, puis elle abandonne l'idée qui lui semble légèrement excessive.

Les familles arrivent en grappes dispersées. Les petits mâles ont des allures de conquérants et les filles sont essentiellement préoccupées de leurs jolis souliers que la poussière des allées a déjà souillés. La femme ne peut s'empêcher de sourire à sa propre image, un peu floue mais d'une fraîcheur émouvante... C'est elle, quatre , cinq ans pas plus, elle a marché pendant un temps infini dans le jardin... Le bassin est devant elle, c'est un lac dont le bord lui arrive à la taille... Au milieu un bateau immense, avec deux voiles blanches, non trois peut être... son frère, probablement, effectue de savantes manœuvres avec l'air de grande concentration que nécessitent toutes les choses graves. Elle, elle est éblouie, non pas de tant de son savoir-faire que de la seule existence de ce bateau dans ce bassin, ou plus encore de sa propre présence en ce lieu, de ce face à face d'elle et du bateau qui est un formidable événement dont elle est un des spectateurs principaux. La femme retrouve sur ses lèvres la sensation de sa bouche de petite fille, bouche ouverte prête à restituer en mots la beauté de cette rencontre. Encore eût-il fallu une oreille à laquelle dire son ravissement ; mais peut être préférerait-elle garder ses mots pour elle-même, jugeant inconcevable qu'on puisse à la fois frémir des lentes palpitations des voiles et

déployer une énergie incessante pour contraindre le bateau à effectuer de gracieux déplacements entre le bord et le centre du bassin.

- « Laisse ta sœur jouer à son tour... » mais elle, elle est déjà en voyage, les manœuvres ne sauraient être qu'obstacles à ses vagabondages...

La femme a posé ses pieds sur le rebord du bassin qu'épouse parfaitement la courbe de la voûte plantaire. L'après-midi commence à allonger l'ombre des arbres sur les allées et les pelouses. Il y a eu l'heure du goûter, le départ des premiers arrivés auxquels ont succédé ceux qui préfèrent l'atmosphère plus furtive du jardin lorsque la journée commence à basculer vers le crépuscule.

Le kiosque à bateaux a fermé ses portes sur les larmes d'un petit à l'âme de propriétaire. Rien n'y a fait ; ni les explications, ni les menaces, ni l'énorme barbe à papa d'un rose douceâtre n'ont pu le consoler de la perte de son voilier. Les derniers couples se sont attardés sur les bancs, frissonnants déjà de l'ombre du soir si fraîche après tant de soleil.

Plus tard, la femme a quitté sa chaise ; elle était la dernière. Le gardien est passé annoncer la fermeture du jardin. L'enfant n'est pas venu et la femme est repartie serrant dans son sac l'histoire d'un petit garçon qui posait ses rêves sur les voiles d'un bateau.

Françoise Chauvelier, Paris, 21/4/2001